

Vassilis Saroglou est professeur de psychologie à l'Université de Louvain (Unité de psychologie sociale et des organisations), où il est responsable du Centre de psychologie de la religion.

La violence est-elle inhérente à la religion ?

Les religions favorisent-elles l'entraide, l'altruisme et la compassion, ou bien enfantent-elles la violence et les discriminations ?

Cette question, brûlante dans le contexte international, nécessite plus que jamais l'examen de données scientifiques fiables : le style cognitif des croyants, les relations subtiles entre foi et fondamentalisme sont des notions complexes de la psychologie, que le discours actuel tend à simplifier.

Après l'affaire des caricatures de Mahomet au début de l'année, les déclarations du pape Benoît XVI au mois de septembre 2006 ont ravivé les tensions entre ce qu'on appelle volontiers, d'une part, le monde musulman et, d'autre part, l'Occident. Nous avons alors assisté à des scènes paradoxales : effigies du pape brûlées sur des croix dans de grandes villes de pays arabes, invectives véhémentes contre l'Église. Paradoxales, car comment récuser la violence de façon violente ? À travers ces images se trouvait posée la question de la violence dans l'Islam. Question partielle et partielle, tronquée dès sa formulation, car ce qu'il faut repérer derrière cette interrogation, c'est la question fondamentale du potentiel violent des religions en général. Se demander si telle religion, dans ses textes, est plus violente qu'une autre : c'est une chose. Mais il faut savoir avant tout si les religions dans leur ensemble recèlent une part de violence, et si c'est le cas, où se situe cette part de violence.

Certaines de ces questions – pas toutes, de loin – ont été posées par des chercheurs en psy-

chologie. Il peut être intéressant de les convoquer pour se repérer dans la masse confuse des passions qui entourent cette thématique.

La prétention de toute religion à la vérité, la préoccupation d'une fidélité par rapport au message initial fondateur, et plus encore l'idée d'une supériorité par rapport aux autres religions sont des éléments suffisants pour justifier la présence, au sein des religions, d'une violence au moins symbolique, par exemple un discours dévalorisant envers les « infidèles », qui peut le cas échéant se traduire en actes (discrimination, exclusion), voire en violence physique (vandalisme, assassinats).

Fondamentalisme et personnalité autoritariste

Plusieurs travaux de recherche en psychologie, notamment auprès d'échantillons de confession chrétienne (les études auprès d'autres religions étant plutôt rares), ont révélé que la tendance à être fondamentaliste dans sa foi – et parfois aussi la simple intensité de la foi – s'accompagne d'attitudes discriminatoires telles que le racisme, la

xénophobie, l'homophobie, le sexisme et l'hostilité symbolique envers des personnes ne partageant pas les mêmes valeurs (par exemple, les femmes célibataires) ou qui diffèrent dans leurs convictions religieuses, qu'il s'agisse d'adeptes d'une autre religion ou de non-croyants.

Dans plusieurs de ces études, les chercheurs ont tenté de clarifier si l'effet observé était dû à la tendance fondamentaliste des participants, ou

Toutes les religions recèlent une part de violence latente, à cause du simple fait qu'elles prétendent détenir une vérité absolue et se jugent par là supérieures aux autres. La perception d'une limite de dangerosité des phénomènes religieux ne se réduit pas à une distinction illusoire entre fondamentalistes dangereux et modérés inoffensifs : en ce qui concerne le style cognitif des croyants et leur rapport à l'autorité, on a découvert que l'intensité de la foi est généralement un précurseur du fondamentalisme religieux.

à leur structure de personnalité dite « de type autoritariste ». Ce concept, dans sa définition récente par Bob Altemeyer, de l'Université de Manitoba au Canada, implique la soumission à l'autorité (tendance à se soumettre aux autorités établies et à tolérer, voire approuver, l'abus de pouvoir), le conventionnalisme (conservatisme et adhésions aux conventions et normes sociales) et l'agressivité (agressivité dirigée vers des personnes perçues comme étant la cible des autorités établies, agressivité qui se traduit souvent par des attitudes punitives, des préjugés et de l'hostilité). La corrélation élevée entre fondamentalisme et autoritarisme permet de considérer les fondamentalistes comme étant des autoritaristes croyants. De fait, ces études ont montré que si l'on isole alternativement l'effet de l'autorita-



risme et l'effet du fondamentalisme sur les préjugés et la discrimination, en maintenant l'autre variable constante, c'est la structure autoritaire qui se révèle être la cause des attitudes discriminatoires et non le fondamentalisme. Certains résultats laissent penser que la religiosité des fondamentalistes serait même un frein aux conséquences de leur autoritarisme.

Ces études ont permis à certains chercheurs de conclure que la religion en soi n'y est pour rien et que la persécution et de la violence se situe au niveau de la personnalité et du style cognitif de certaines personnes, notamment de leur profil autoritariste. Une telle conclusion serait hâtive. Des personnes avec une structure autoritaire semblent trouver leur compte au sein d'une religion, trouvant là des idées, des croyances, des rites, des règles morales et une dynamique communautaire qui semblent correspondre à leurs besoins et leurs attentes. Comme nous l'avons signalé au début, la prétention au monopole de la vérité, à la fidélité à la tradition, et à la supériorité de la communauté fait des religions de vrais supports des tendances autoritaristes et agressives.

Soulignons à ce propos que le concept d'autoritarisme n'inclut pas une tendance d'agressivité généralisée : l'agression autoritaire se dirige vers des cibles externes lorsque celles-ci sont étiquetées comme dangereuses par les autorités reconnues du sujet autoritariste. On peut ainsi comprendre comment des croyants de telle ou telle religion se trouvent un jour pris dans des actes de violence, y compris physique, dès lors que des autorités (leaders, textes, théologies) les légitiment moralement.

Cette légitimation est indispensable pour une autre raison : comment justifier religieusement la violence si par ailleurs le message de la religion (de toute religion en l'occurrence) est aussi et en même temps un message d'amour, d'entraide et de respect d'autrui ? Certains, tel Daniel Batson, de l'Université du Kansas, ont tendance à résoudre bien vite ce paradoxe en supposant une certaine hypocrisie morale chez les croyants.

Religion et altruisme

La question est toutefois éminemment plus complexe. Une longue série de recherches révèle que l'idée répandue selon laquelle la religion serait facteur d'altruisme et de préoccupation pour autrui n'est pas sans fondement. En premier lieu, une majorité d'études réalisées à travers une variété de populations, de pays et de générations, indiquent que les croyants tendent à se percevoir comme étant altruistes, prêts à

aider, chaleureux et peu distants, et à donner une grande importance à la valeur de bienveillance, une des grandes valeurs recensées par le psychologue Shalom Schwartz, de l'Université hébraïque de Jérusalem.

Mais il y a plus important encore. Comme nous l'avons montré récemment dans une série d'études dans notre laboratoire, les croyants ne sont pas les seuls à se percevoir comme altruistes : leur entourage, y compris leurs amis et collègues, valide ce jugement, et la désirabilité sociale sous-jacente n'explique pas le lien entre religion et attitudes prosociales. Une autre de nos études, en collaboration avec Vincent Yzerbyt et Cécile Kaschten, a montré que l'altruisme des croyants est une représentation partagée aussi par des non-croyants et, plus encore, croyants et non-croyants savent qu'ils sont perçus par « l'autre bord » comme étant « assez prosociaux » et « peu prosociaux » respectivement. Plus encore, dans une autre étude, en collaboration avec Isabelle Pichon et Giulio Boccatto, de l'Université catholique de Louvain, lorsque nous avons présenté, que ce soit de manière subliminale (que le sujet ne perçoit pas consciemment) ou supraliminale (consciente), des mots religieux positifs à des volontaires dans notre laboratoire, les participants ont eu tendance à manifester une plus grande volonté d'agir prosocialement, et repéraient plus vite des mots prosociaux qu'on leur présentait, tels que aide, support, sympathie. L'effet ne se produisait pas lorsqu'on montrait à d'autres participants en première partie de l'expérience des mots positifs sans caractère religieux.

Enfin, les études qui ont utilisé des mesures du comportement réel ont conclu que, bien que la différence soit ténue (il ne s'agissait pas non plus d'étudier la psychologie des saints !), les croyants ont tendance à donner de leur temps, de leur énergie et de leur argent pour des projets du type humanitaire et d'aide interpersonnelle, et à faire des sacrifices pour autrui, au moins dans la mesure où les coûts de cette aide ne sont pas trop élevés.

Altruisme et agressivité à la fois

La question se repose alors : la religion est-elle facteur d'amour ou de haine ? de paix ou de guerre ? Certains croient se tirer de ce paradoxe en distinguant croyants fondamentalistes et croyants ouverts : les uns seraient des durs dangereux, les autres des modérés, flexibles et amoureux de la paix sociale. Une telle distinction est toutefois pour le moins simpliste. En

réalité, les études scientifiques porteraient à croire que l'intensité de la foi et la tendance fondamentaliste ne sont pas deux réalités indépendantes l'une de l'autre. Sur au moins deux plans, l'intensité de la foi constitue un précurseur de la logique fondamentaliste. Par exemple, la pensée fondamentaliste se caractérise par le dogmatisme et l'esprit fermé (ignorance et rejet massif de tout ce qui n'est pas conforme aux croyances propres) ; or l'intensité de la foi elle-même va déjà de pair avec un besoin élevé de clôture cognitive, concept psychologique qui recouvre un besoin d'ordre, de structuration et de réponses plutôt que le maintien de questions ouvertes, ce qui n'est pas vraiment un signe de flexibilité et d'ouverture. Deuxièmement, si les fondamentalistes ont une tendance à la soumission de type autoritaire (qui va jusqu'à l'approbation des abus du pouvoir), la présence de la seule religiosité – dite non fondamentaliste – s'accompagne déjà d'une prédilection pour les valeurs de conservation et peu d'enthousiasme pour la valeur d'autonomie, du moins telle qu'elle est définie dans le modèle de valeurs de S. Schwartz.

Plutôt que de tout expliquer par la distinction entre fondamentalistes et croyants modérés, il semble dès lors pertinent, tant sur le plan théorique que sur la base des recherches existantes, d'envisager une autre logique. Cette logique doit être commune aux deux réalités, prosocialité et violence. Or, si ces deux réalités (prosocialité et violence) ont bien quelque chose en commun, c'est la religion ; il faut donc chercher ce qui, au sein même de la religion, révèle deux faces alternativement claire et sombre, comme l'étaient les deux faces du dieu Janus.

Fondamentalisme et attitude prosociale

La religion recèle cette ambivalence. Elle semble prédisposer à des attitudes, des valeurs et des comportements du type prosocial et altruiste, pourvu que la distinction entre l'endogroupe (le groupe d'appartenance) et l'exogroupe (extérieur à l'endogroupe) ne soit pas activée chez le croyant. L'impact positif de la religion sur la qualité prosociale des personnes se vérifie préférentiellement lorsque les bénéficiaires de leur aide sont des proches ou des semblables ; il devient quasi inexistant lorsqu'il s'agit d'inconnus ; et il se transforme en discrimination et en violence dès qu'il s'agit d'interagir avec un « autre » perçu comme menaçant le système des valeurs et des convictions.

Quatre exemples issus de la recherche empirique peuvent illustrer cette situation.

Premièrement, des études récentes permettent de contester la logique traditionnelle selon laquelle les parents fondamentalistes adopteraient nécessairement un style éducatif du type autoritaire et punitif. Ces parents semblent aussi pouvoir adopter des styles éducatifs incluant beaucoup d'amour et de tendresse envers leurs enfants : ainsi, la religion enclenche même chez les fondamentalistes-autoritaristes des comportements prosociaux à l'égard des proches. En deuxième lieu, dans une de nos études, nous avons découvert qu'en fonction d'une religiosité plus élevée, nos participants manifestaient la volonté d'aider des personnes qui en avaient besoin dans des situations hypothétiques, seulement si ces personnes étaient présentées comme proches ou familiales ; en revanche, la religiosité des participants restait sans effet lorsque les cibles hypothétiques étaient présen-



tées comme des inconnus.

En troisième lieu, nous avons réalisé une analyse globale d'une vingtaine d'études ayant examiné le lien entre la religion et l'importance accordée à diverses valeurs du modèle de S. Schwartz, et nous avons constaté que les personnes croyantes (en majorité des jeunes dans les années 1990 et 2000) avaient tendance à valoriser la bienveillance (qualité prosociale dans les relations avec les proches), mais pas nécessairement la valeur d'universalisme (se préoccuper du bien-être de tous et de la nature). Plus encore, dans les pays méditerranéens (de tradition catholique, orthodoxe, musulmane et juive), le plus souvent placés sous le monopole d'une religion dominante, plus les jeunes étaient croyants moins ils considéraient la valeur d'universalisme

comme importante. Enfin, dans trois études récentes, Wade Rowatt, de l'Université Baylor du Texas, et ses collègues ont montré que les individus religieux opèrent une distinction implicite entre endogroupe et exogroupe : les volontaires chrétiens de ces expériences faisaient plus rapidement, devant un ordinateur, l'association entre des mots positifs (en laissant de côté des mots négatifs) et des prénoms chrétiens (ou des prénoms anglo-saxons ou des images d'hétérosexuels, selon l'étude), tandis qu'ils mettaient plus de temps à choisir s'il fallait associer à des mots positifs ou négatifs des prénoms musulmans (ou, respectivement, selon l'étude, des prénoms africains ou des images d'homosexuels).

Une telle lecture des résultats de plusieurs recherches s'intègre bien à une perspective sociobiologique et évolutionniste de la religion. Ainsi, la religion semble-t-elle avoir été, dans toute l'histoire humaine, un important facteur de consolidation des liens de coopération, de réciprocité et même de sacrifice altruiste à l'intérieur de l'endogroupe. La qualité coalitionnelle de la religion implique que l'altruisme naturel (partagé déjà par les animaux) ne se limite pas seulement à ceux avec qui nous partageons le même héritage génétique, mais s'étend aux proches et semblables culturels en général (par exemple, tous ceux qui constituent l'Église ou l'Umma), si bien que cet aspect « coalitionnel » de la religion constitue en même temps sa faiblesse : là où les frontières avec d'autres grandes coalitions (autres religions, autres « civilisations ») apparaissent, celle-ci devient – par la même logique – facteur de séparation, d'exclusion, voire de persécution.

Des religions à plusieurs vitesses ?

Les recherches psychologiques sur des religions autres que le christianisme étant plutôt rares, il est difficile, voire prématuré, de répondre à la question des différences entre religions dans leur lien avec la violence. Nous évoquerons toutefois certains indices à partir de recherches existantes qui méritent d'être mieux examinées et approfondies dans l'avenir. Premièrement, la qualité prosociale des croyants lorsqu'ils décrivent leur personnalité ou les valeurs auxquelles ils tiennent semble être une réalité commune entre chrétiens, musulmans, juifs et bouddhistes. De manière similaire, la structure de personnalité autoritaire, et par conséquent les attitudes discriminatoires associées, semble typique des croyants fondamentalistes, que ce soit dans le christianisme, l'islam ou le judaïsme.

En deuxième lieu, lorsque des comparaisons sont faites entre des populations (ou pays) de traditions religieuses différentes, il est important de distinguer si les différences observées reflètent une réalité spécifique à la religion en question (théologie et expérience religieuse contemporaines, textes fondamentaux de référence) ou s'il s'agit d'un impact des différences socio-économiques et socioculturelles. Les deux logiques sont possibles. Par exemple, dans notre méta-analyse des études sur les liens entre religion et valeurs, nous avons trouvé que, plus un pays est socio-économiquement développé, moins la religiosité individuelle a de difficultés à s'accorder avec les valeurs de la modernité telles que l'autonomie de la personne ou l'universalisme (qui recouvre notamment la protection de l'environnement ou la protection sociale de tous).

Toutefois, les données existantes sont trop maigres pour avancer une quelconque conclusion sur la question qui nous concerne ici. La question des différences éventuelles entre religions quant à leur rapport à la violence et à la prosocialité reste entière et elle est de taille, vu la situation contemporaine d'émergence d'un espace globalisé de concurrence entre différentes religions et cultures : les uns distillent des citations teintées d'arrogance (souvenons-nous du pape Benoît xvi revendiquant pour le seul christianisme la jonction entre raison et foi), les autres demandent violemment le respect de leurs croyances (songeons aux réactions irascibles de certains musulmans), et d'autres enfin se proposent comme non-exclusifs, tel le bouddhisme. Il serait dommage de refouler cette question par peur des réactions ou par souci d'un œcuménisme béat (« Nous sommes tous frères ») ou d'un laïcisme simpliste (« Toutes les religions apportent de la violence »).

Éviter de s'autoglorifier et de rabaisser l'autre

Enfin, comme chaque religion a apparemment sa part de gloire pour la compassion qu'elle a pu engendrer vers ceux qu'elle considèrerait comme proches et sa part de responsabilité pour l'exclusion de ceux qu'elle dénigrerait comme dangereux ou inférieurs, la tâche incombe aux différentes communautés et institutions religieuses contemporaines d'étudier en profondeur, à l'aide aussi des acquis de la psychologie sociale des religions, les mécanismes et éléments particuliers qui, pour des raisons qui sont spécifiques à l'histoire, la culture et le présent de chacune, constituent des facteurs qui nourrissent l'exclusion et la violence. Que les

religions se risquent à une telle opération, voilà qui irait probablement contre la psychologie de la nature humaine ! Car si le renforcement de l'identité endogroupale est facilité par la dévalorisation de l'exogroupe, surtout dans un contexte de concurrence, et que cette identité a été l'un des mécanismes les plus puissants de survie et de développement des religions, comment ces dernières peuvent-elles renforcer ce sentiment d'appartenance à l'endogroupe sans disqualifier l'« autre » et sans, dès lors, porter atteinte à leur propre pérennité ? Une réponse possible à cette question serait de recourir à une autre question, d'ordre théologique et éthique : n'est-ce pas aussi une exigence religieuse que de vouloir transcender certaines passions humaines primaires telles que le besoin de s'autoglorifier et de rabaisser l'autre ? n

Bibliographie

V. Saroglou, *Religion and personality. A big five factor perspective*, in D. Wulff (Ed.), *Handbook of Psychology of Religion*, New York, Oxford University Press (à paraître, 2007).

B. Hunsberger et L.M. Jackson, *Religion, meaning, and prejudice*, in *Journal of Social Issues*, vol. 61, pp. 807-826, 2005.

V. Saroglou et al., *Prosocial behavior and religion. New evidence based on projective measures and peer ratings*, in *Journal for the Scientific Study of Religion*, vol. 44, pp. 323-348, 2005.